

Le renouveau identitaire des écrivains russes exilés en France

Coline Saintherant

DANS **BULLETIN DE L'INSTITUT PIERRE RENOUVIN 2021/2 N° 53**, PAGES 61 À 71
ÉDITIONS **UMR SIRICE**

ISSN 1276-8944

DOI 10.3917/bipr1.053.0061

Date de mise en ligne : 13/12/2021

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-bulletin-de-l-institut-pierre-renouvin-2021-2-page-61?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour UMR Sirice.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Le renouveau identitaire des écrivains russes exilés en France

COLINE SAINTHERANT

Résumé

La révolution d'Octobre 1917 pousse de nombreux écrivains russes en exil. Leurs contemporains français et l'historiographie les ont souvent désignés comme formant un groupe social homogène, celui des « écrivains russes blancs exilés ». Toutefois, à travers l'étude de leurs vies en exil et de leurs écrits autobiographiques, contemporains ou postérieurs aux événements, permettant d'analyser leur reconstruction identitaire, cet article entend démontrer le caractère non pertinent d'une telle généralisation sur les écrivains russes en exil durant l'entre-deux-guerres.

Mots-clés : Écrivains – Identité – Exil – Révolution – Autobiographies.

Abstract

The Identity Renewal of Russian Writers Exiled in France

The Revolution of October 1917 sent many Russian writers into exile. Their French contemporaries and the historians have long regarded them to form a homogeneous social group, as “exiled white Russian writers”. However, through the study of their exiled lives and their autobiographical writings, contemporary or after the events, allowing to analyse their identity reconstruction, this paper attempts to demonstrate the irrelevance of such a generalization on Russian writers in exile during the Interwar period.

Keywords : *Writers – Identity – Exile – Revolution – Autobiography.*

La révolution d'Octobre 1917 pousse de nombreux écrivains russes en exil, vers l'Ouest. Or, ces intellectuels, considérés avant l'exil selon une identité et un processus créatif qui leur étaient propres, sont désormais globalement désignés comme des « écrivains russes exilés » tant par leurs

contemporains français que par l'historiographie¹. Les Russes en France, surtout durant l'entre-deux-guerres, ont été très étudiés ces dernières années, notamment par Marina Gorboff, Catherine Goussef et Hélène Menegaldo qui travaillent spécifiquement sur la question de l'exil russe. Les écrivains russes en exil ont été également étudiés, particulièrement par Ralph Schor, spécialiste de la question des étrangers en France ainsi que de l'écriture en exil, ou par Leonid Livak qui étudie le lien entre les intellectuels russes et français. En revanche, la reconstruction identitaire de ces écrivains n'a que très peu été abordée dans l'historiographie, de même que la question de la pertinence de cette catégorie sociale que les historiens semblent construire sans l'interroger et sans distinguer ces auteurs autrement que par leur âge. Seul Ralph Schor questionne leurs identités dans un court article² mais en les désignant tous comme des écrivains « blancs » et en ne les distinguant que selon leur génération d'écriture.

L'objectif de cet article est donc d'étudier les trajectoires et la reconstruction identitaire d'écrivains russes exilés en France de la Révolution russe au début de la Seconde Guerre mondiale sur la base d'une étude menée sur une quarantaine d'auteurs en exil, aux genres, origines sociales et âges différents, à travers leurs écrits autobiographiques, des sources éditoriales conservées à l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine ainsi que des archives du Comité de Secours conservées à La Contemporaine.

¹ Le présent article est le compte rendu de mon mémoire réalisé dans le cadre d'un Master 2, sous la direction de Marie-Pierre Rey, « Les écrivains russes exilés en France, 1917-1939 : quelles identités ? », soutenu le 28 septembre 2020 à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

² Ralph Schor, « Les écrivains russes blancs en France. Un entre-deux identitaire (1919-1939) », in *Vivre, penser, écrire en exil, Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 33, 2017, p. 11-26.

De la Russie vers la France

Vivre l'exil : des parcours différents

L'année 1917 est le point de départ en exil d'individus très spécifiques. Ce sont plutôt des aristocrates qui quittent la Russie pour Berlin ou Paris, uniquement dans l'attente d'un retour au calme. Cependant, avec le début de la guerre civile qui entraîne de grands mouvements de populations internes à la Russie, les conditions de vie sont rendues difficiles, les violences et les arrestations se multiplient. Il se crée alors un fort contingent de réfugiés. Les écrivains en font partie, empruntant les diverses voies d'exil qui s'ouvrent à eux : la « voie du Sud » par Constantinople, celle « du Nord » par la Finlande et, surtout, l'arrêt berlinois qui fait de la capitale allemande la capitale intellectuelle russe avant que beaucoup n'émigrent vers Paris. Si très peu partent dès 1917, beaucoup quittent la Russie au cours de la guerre civile qui s'ensuit ou lors du durcissement de la politique soviétique au cours des années 1930. Cela laisse supposer des départs pour des raisons variées. D'ailleurs, ces écrivains sont sujets à de nombreuses tensions et la question du départ en est une prégnante. Des conflits émergent autour de la question de la date d'émigration : les émigrés de la première heure (Zinaïda Hippus, Ivan Bounine) traitent les exilés plus récents (Nicolas Berdiaev, Evgueni Zamiatine) avec suspicion tandis que ces derniers accusent les premiers d'avoir abandonné la Russie. Les tensions politiques sont également fortes car tous ne sont pas des partisans des Blancs. D'abord parce que les départs pour des raisons politiques sont finalement rares, la famine et les conditions de vie durant la guerre civile ayant majoritairement contribué au départ, ensuite parce que certains, malgré leur sympathie pour le communisme, sont expulsés du territoire soviétique (c'est le cas de Nicolas Berdiaev, expulsé via le « bateau des philosophes »).

En plus d'avoir tous des origines sociales très variées, leurs niveaux de vie en exil sont très disparates. Ainsi, une minorité conserve de bons revenus. C'est le cas des Merejkovski qui s'installent dans leur appartement parisien

acquis avant la guerre et de l'éditeur Grjebine qui reçoit bon nombre de ses congénères dans un grand appartement du Champ de Mars. Ceux qui connaissent de bonnes ventes n'ont pas besoin d'exercer une autre profession que celle d'écrire, mais cette situation est rare. Ainsi, le *David Golder* d'Irène Némirovsky fait d'elle une romancière à succès dès 1929. Ce sont ceux qui intègrent le plus souvent la gestion des différents réseaux d'aides se mettant en place pour les Russes exilés. Dimitri Merejkovski gère ainsi en partie le Comité de secours aux écrivains et savants russes en France, fondé en 1920. Les listes des personnes ayant reçu des subventions permettent en revanche d'identifier ceux qui en font régulièrement la demande, confirmant qu'une grande partie de ces auteurs mène une vie précaire. La question du logement est également particulièrement révélatrice. Ainsi, Marina Tsvetaieva décrit dans son « Poème de l'escalier », les logements insalubres et glacés, ainsi que la promiscuité, l'empêchant d'écrire à sa guise. Alexandre Kouprine et Zoé Oldenbourg sont également marqués par la précarité de leur exil, tandis que Nina Berberova exprimait l'impossibilité pour les exilés dans la précarité d'élaborer des projets d'avenir sérieux. Beaucoup se retrouvent à exercer un autre métier : Gaïto Gazdanov fut chauffeur de taxi, Nina Berberova enfileuse de perles.

Recréer une vie littéraire russe

Une sociabilité de l'exil est entretenue entre ces écrivains qui fondent des cercles littéraires. Un des plus importants est la Lampe Verte, se tenant chez les Merejkovski, un cercle philosophico-littéraire, qui est au centre de toutes les polémiques littéraires du monde russe parisien, et se réunit tous les dimanches. Son nom s'inspire d'un autre cercle du XIX^e siècle dont Pouchkine fut membre. On retrouve dans ce cercle beaucoup des plus anciens comme Nadejda Teffi ou Ivan Bounine.

Le Comité ayant également pour but d'apporter une aide morale à ces exilés, participe quant à lui à l'organisation de soirées. Or, cette aide morale

repose majoritairement sur les relations nouées entre les membres du Comité. Chaque année est ainsi organisée le nouvel an russe, le plus souvent à l'Hôtel Lutétia. Cette soirée regroupe une grande partie des intellectuels en exil, les mettant en contact et les faisant participer à divers spectacles et lectures. Ainsi, au réveillon du 13 janvier 1929, *La nounou monstrueuse* de Teffi est mise en scène avec la participation de Berberova, Zaitsev, Kouprine et Ossorguine. Cette sociabilité s'incarne également dans une volonté de recréer un monde intellectuel russe. Cela se concrétise surtout avec le transfert de la YMCA-Press en France en 1925 mais également à travers un projet, vain, de maison d'édition du Comité de secours. De plus, les institutions françaises dénombrent 167 périodiques russes en 1925.

Trois revues se distinguent très clairement du lot et viennent souligner un peu plus la division politique de l'émigration intellectuelle russe : *La Renaissance*, de droite très conservatrice et antisoviétique ; *Les Notes contemporaines*, socialiste et regroupant principalement des émigrés de la seconde vague (du temps de la guerre civile) ; et entre les deux, *Les Dernières Nouvelles*. Zoé Oldenbourg témoigne dans ses mémoires de ces différentes revues et des diverses tendances politiques qui s'y cristallisent : « Mon père était un des rédacteurs en chef de *La Renaissance*, journal de droite ; or, dans notre troisième B j'avais pour condisciple Hélène G., belle-fille de Spoliansky, alias Don-Amirado, qui écrivait de petits vers satiriques dans *Les Dernières Nouvelles*, journal de gauche³. »

La profonde division de ce groupe se manifeste également à travers les conflits littéraires qui émergent entre les auteurs. Certains des plus anciens manifestent à l'égard de la nouvelle génération, très influencée par les mouvements occidentaux, un mépris voire une profonde critique, l'accusant de rejeter l'héritage littéraire russe. Face aux anciens, les jeunes poètes tels que Boris Poplavsky ou Georges Ivanov refusent cette voie héritée des

³ *Ibid.*, p. 49.

grands écrivains russes. Ils se tournent vers des mouvements plus modernes comme le dadaïsme ou le surréalisme.

Cette reconstruction de réseaux intellectuels russes en France vient poser la question de la carrière de ces écrivains. Les diverses générations d'auteurs présentent des carrières aux progressions très différentes. Les plus anciens se divisent entre une frange d'auteurs voyant leurs carrières inchangées ou améliorées dans l'exil (Teffi est une des autrices les plus lues de l'émigration, Bounine est récompensé du prix Nobel en 1933) et une autre pour laquelle l'activité d'écriture et la réputation souffrent fortement, majoritairement en raison de leurs conditions de vie (Tsvetaieva est harassée par le quotidien et progressivement exclue des milieux intellectuels russes). « Ici, je suis inutile, là-bas je suis impossible⁴ » écrit-elle, exprimant son incapacité à s'accomplir en tant qu'autrice en France. Certains, faute de succès et écrasés par un quotidien trop difficile, cessent d'écrire. C'est notamment le cas de Vladislav Khodassevitch, dont la déchéance est décrite par sa compagne de l'époque, Nina Berberova, dans *C'est moi qui souligne*.

Pour les plus jeunes qui débent vraiment en France, la situation est différente. Ces auteurs de la « génération passée inaperçue⁵ » sont d'abord ignorés par les autres intellectuels, français comme russes. Ils sont de plus trop peu nombreux, au départ, pour former une véritable communauté. Pour Vladimir Varchavski, la mort de Boris Poplavsky à trente-deux ans, selon lui par suicide, serait assez révélatrice de la détresse de cette génération qui commence à écrire en France. Ils vont progressivement se réunir à la fin des années 1920 et s'inspirer d'éléments similaires notamment au sein de l'Union des jeunes poètes et écrivains qui regroupent une majorité de cette jeunesse, dont Boris Poplavsky, Vladimir Smolensky et Anna Prismanova. Cette union contribue à les faire connaître à travers la publication de recueils de poésies. Cinq sont publiés entre 1929 et 1931. L'apogée du mouvement

⁴ Marina Tsvetaieva, *Lettres à Anna*, Paris, Édition des Syrtes, 2003.

⁵ Vladimir Varchavski, *Nezamečennoe pokolenie* [La génération passée inaperçue], New York, Cehova, 1956.

de cette « jeune » génération se situe entre 1930 et 1934 avec la revue *Tchissla*. Ils visent une rénovation de la tradition littéraire russe à travers le prisme d'un modernisme littéraire européen, leur attirant, dans les années 1930, les faveurs d'intellectuels français de l'époque. Ils se font finalement remarquer lorsque ces derniers, notamment à travers le Studio Franco-Russe, s'intéressent à eux, comme aux autres auteurs russes.

Cheminevements identitaires

Écrivains russes et intellectuels français

L'intérêt français pour les Russes varie au cours de l'entre-deux-guerres, allant d'une mode russe particulièrement intense au début des années 1920 à un désintéressement à partir de la reconnaissance de l'URSS par la France en 1924, pour finalement évoluer vers un intérêt plus politisé au cours des années 1930, marquées par les questions bolcheviques.

Les relations entre les écrivains russes et leurs homologues français suivent une évolution assez similaire. On note tout d'abord un intérêt des élites intellectuelles françaises pour la situation de ces auteurs à travers l'importance des membres français du Comité, comme Édouard Herriot, puis un certain désintérêt, cette liste se réduisant dès 1922. Ensuite l'intérêt renaît au début de la décennie 1930 notamment avec la création de ce Studio Franco-Russe. La relation entre les intellectuels russes et français semble entre-temps avoir évolué, d'un Comité apportant de l'aide à de pauvres hères, un comportement frustrant pour certains écrivains russes se sentant infériorisés, à un Studio qui interroge les influences littéraires et philosophiques mutuelles. Le Studio, qui se tient de 1929 à 1931, organise à Paris des débats entre écrivains et intellectuels français et russes. À sa tête se trouve Wsevolod de Vogt, qui décrit ainsi les objectifs du Studio Franco-Russe : « [pour que] se dégagent, des échanges de vues successifs, les points essentiels de [...] collaboration intellectuelle entre les élites des

deux pays⁶ ». Le Studio rencontre un franc succès et organise un total de quatorze réunions. Le 26 novembre 1929, Julia Sazonova aborde ainsi la question de « l'influence de la littérature française sur les écrivains russes depuis 1900 » et Jean Maxence « l'influence de la littérature russe sur les écrivains français » tandis que le 18 décembre 1929, René Lalou s'exprime sur « Dostoïevski et l'Occident ». On retrouve également des échanges et des partenariats intellectuels au sein de la revue *Esprit*, notamment entre Emmanuel Mounier et Nicolas Berdiaev. Ces organisations permettent aux auteurs russes de se faire connaître par le public français et d'accéder à de nouvelles possibilités éditoriales leur permettant de vivre de leur plume grâce à leur origine, voire leur identité, russe.

Se définir par ses écrits

Beaucoup de ces auteurs cherchent à définir à la fois ce qu'est et doit être un écrivain et comment ils se définissent eux-mêmes comme tel. L'exil semble alors prendre une place cruciale dans cette définition. Pour certains, la condition de l'exil semble parfois même vouloir prendre le pas sur leur condition d'écrivain. Tsvetaïeva décrit ainsi combien ses mauvaises conditions de vie l'empêchent d'écrire et finalement de se sentir écrivaine, provoquant de profondes remises en question. Dans une lettre de 1934, la poétesse met bien en avant ce ressenti : « Peut-on être poète « dans l'âme » ? [...] Que diriez-vous d'un ingénieur qui bâtirait « un pont dans l'âme » ? [...] Si tu es ingénieur – bâtis, sinon, tu n'es pas un ingénieur mais un rêve d'ingénieur⁷. » Pourtant, ces doutes ne semblent pas durer pour beaucoup d'entre eux, et finalement rares sont ceux qui, comme Khodassevitch, abandonnent totalement l'écriture. Même Tsvetaïeva, qui fait face à d'innombrables refus de publication, continue d'écrire jusqu'à son

⁶ Wsevolod de Vogt, « Soirées de Paris », in *France et monde*, n° 135, 1929, p. 62.

⁷ Marina Tsvetaïeva, *Vivre dans le feu*, Paris, Le Livre de Poche, 2008, p. 408.

retour en URSS en 1939, suivant son mari qui s'est rallié aux idées bolcheviques.

L'exil peut aussi être une source d'inspiration. Irène Némirovsky s'inspire de sa propre histoire pour rédiger *Le Vin de Solitude* (1935). Il est parfois une occasion de voir son art évoluer : certains auteurs se plongent dans le récit d'une Russie passée et fantasmée (Ivan Chmeliov), *Le Pèlerinage* (1931) tandis que d'autres s'inspirent des mouvances littéraires françaises qu'ils découvrent (*Flagi* (1931) de Poplavsky propose des textes très avant-gardistes se rattachant au dadaïsme et au surréalisme). « Le voyage qui m'attendait était intéressant et j'étais à la veille d'une époque créatrice. Mon expulsion me semblait providentielle, c'était l'accomplissement de mon destin⁸ » écrit Nicolas Berdiaev en 1958.

L'écrit est également la voie d'expressions d'interrogations autour de la nationalité et de la langue d'écriture. Ces écrivains se posent tous des questions assez similaires sans jamais apporter de réponses analogues. Rattacher son écriture à une nationalité ou à une origine particulière est une chose assez fréquente dans les récits autobiographiques de ces auteurs. Certains se sentent ainsi « écrivain russe », comme Nicolas Berdiaev qui se dit « penseur et écrivain russe⁹ » en 1958. D'autres, souvent les plus jeunes, se désignent comme des écrivains français : « je crois être un écrivain plus français que russe¹⁰ » déclare Irène Némirovsky dans une interview. Certains soulèvent les difficultés et les enjeux du changement de langue. Pour Nina Gourfinkel, « le passage du russe au français est un passage de mode de penser à un autre¹¹ ». Dans cette distinction, les plus anciens, attachés à l'ancienne langue russe, s'en font ainsi les gardiens face aux plus jeunes se tournant vers le français et face aux réformes orthographiques

⁸ Nicolas Berdiaev, *Essai d'autobiographie spirituelle*, Paris, Buchet-Chastel, 1958, p. 304.

⁹ Nicolas Berdiaev, *Essai...*, *op. cit.*, p. 13.

¹⁰ Dossier de Presse de Némirovsky. Archives de l'IMEC.

¹¹ Nina Gourfinkel, *Aux prises...*, *op. cit.*, p. 50.

soviétiques, s'attaquant notamment aux auteurs russes soutenus par le régime comme Maxime Gorki. Il est vivement critiqué par Ivan Bounine : « Il advint qu'un être, qui, jusqu'ici, ne m'avait pas fourni le moindre motif d'inimitié personnelle, se révéla tout à coup comme un ennemi devant, pendant longtemps, laisser subsister en moi une impression d'horreur et d'indignation¹². »

Enfin, pour d'autres, se contraindre à l'usage d'une seule et unique langue serait tronquer sa pensée, à la manière d'un lit de Procuste. C'est le cas de Vladimir Nabokov, brièvement en France en 1921 puis de 1937 à 1940. Il écrit dans trois langues différentes, traduit ses propres œuvres et met en avant son rapport différent aux lettres en dévoilant, dans son autobiographie, sa synesthésie¹³.

Les mythes de l'écrivain exilé

Si toute une mythologie est déjà largement construite autour de l'identité d'auteur celle-ci s'exacerbe particulièrement à travers l'exil. En effet, l'écrivain en exil accomplirait un voyage initiatique. Beaucoup d'écrits autobiographiques en témoignent : c'est lors de l'exil, et pour les plus anciens lors de la fermeture des frontières de l'URSS, que la question du « Qui suis-je » se manifeste véritablement. La thématique du voyage initiatique apparaît ainsi dans certaines œuvres d'exilés. C'est notamment le cas du *Vin de Solitude* d'Irène Némirovsky, contant celui d'Hélène Karol, adolescente russe, vers la France. Le roman, largement inspiré de la vie de Némirovsky elle-même conclut ainsi la quête identitaire du personnage : « Elle se leva, et, à ce moment, les nuages s'écartèrent ; entre les piliers de l'Arc de Triomphe, le ciel bleu parut et éclaira son chemin¹⁴. »

¹² Ivan Bounine, *Mémoires*, Paris, Calmann-Lévy, 1950, p. 116.

¹³ Vladimir Nabokov, *Autres rivages*, Paris, Gallimard, 1991, p. 43.

¹⁴ Irène Némirovsky, *Le Vin de Solitude*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 337.

Ce voyage initiatique, à travers l'exil et l'écriture, permet à une partie d'entre eux, notamment les poètes et philosophes, de se présenter non plus comme de simples écrivains mais comme de véritables guides de l'humanité vers l'universel. Chantal Crespel-Houlon décrit ainsi le cheminement poétique de Marina Tsvetaieva : « Un cheminement spirituel qui conduit le poète du personnel à l'universel, par un bouleversement, une libération, qui approfondit et convertit sa souffrance « privée » en l'ouvrant à celle du monde¹⁵. »

Ainsi, ces auteurs affrontant l'exil ne peuvent pas être désignés comme un groupe social. Leur ensemble est trop disparate. Toutefois, les processus de reconstruction identitaire semblent comme similaires. Les questions qu'ils s'adressent sont les mêmes : définir l'écrivain, questionner leur nationalité, la construction d'une mythologie. Mais les réponses, en revanche, diffèrent : tous n'ont pas la même définition de l'écrivain en exil, les mythes sont divers et les cheminements de ces auteurs dans ce nouveau pays sont différents.

¹⁵ Chantal Crespel-Houlon, « *Azur azur seconde terre* » : Marina Tsvétaeva, poète, Paris, Éditions du Cerf, 2009.